Document generated on 06/05/2025 2:59 a.m.

Cahiers de géographie du Québec

À propos de la seconde édition de « La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre »

André-Louis Sanguin

Volume 27, Number 72, 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/021624ar
DOI: https://doi.org/10.7202/021624ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Sanguin, A.-L. (1983). À propos de la seconde édition de « La géographie, ça sert, d'abord à faire la guerre ». *Cahiers de géographie du Québec*, *27*(72), 467–474. https://doi.org/10.7202/021624ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC
Vol. 27, no 72, décembre 1983, 467-474

QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

À PROPOS DE LA SECONDE ÉDITION DE « LA GÉOGRAPHIE, ÇA SERT, D'ABORD, À FAIRE LA GUERRE »...

par

André-Louis SANGUIN

Département des Sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi, Chicoutimi, G7H 2B1

*
* *

En 1976, lorsque parut ce livre en première édition, il fut considéré par beaucoup comme une véritable grenade incendiaire catapultée sur les plates-bandes bien ratissées de la géographie universitaire. Ce fut un tollé quasi unanime dans la corporation des géographes français. Le pamphlet de Lacoste fit s'étouffer d'indignation une bonne partie des « mandarins ». Ainsi, telle personnalité titulaire d'une chaire au Collège de France et responsable de la chronique mensuelle de géographie dans le quotidien *Le Monde* refusa de faire une recension de l'ouvrage tellement la chose lui paraissait épouvantable. Il faut ajouter que la parution du pamphlet de Lacoste concordait avec le lancement de la revue *Hérodote* dont il est toujours le directeur-fondateur.

Or, il est un constat et une loi d'airain dans toutes les sociétés humaines : ce qui est révolutionnaire devient classique avec le temps. Plus de six ans après sa parution, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre* est devenu une référence indispensable pour qui veut s'attarder à l'intelligence de l'épistémologie de la géographie. De même, est devenue classique la revue Hérodote où écrivent quelques très grands noms de l'école géographique française et qui, aujourd'hui courtisée, pèse dans les débats de la corporation.

Les motifs du scandale ont tenu, peut-être et en partie, au titre sans doute quelque peu racoleur et tapageur de l'ouvrage. Et pourtant, ce pamphlet, pour qui sait aller plus loin que le titre de couverture, contient plusieurs messages importants sur le devenir de la géographie même si une partie de l'argumentation est intimement liée au contexte de la France scolaire et universitaire. Revu et augmenté d'une préface significative et surtout d'une importante postface de cinquante pages, le petit livre bleu (couleur de la version 1976) s'est transformé en un livre orange (couleur de la seconde édition de 1982 !). S'il fut un livre-scandale, il constitua aussi un beau succès de librairie, rare en ce qui concerne les publications géographiques universitaires. En effet, publicisée et appréciée par les journalistes, les militants politiques et les syndicalistes, la première édition tirée à 20 000 exemplaires fut reprographiée, ici et là, en autant de copies tandis que cette deuxième édition a été imprimée à 24 000 exemplaires !

Une lecture réductrice du livre de Lacoste et les réactions passionnées qui ont suivi sa parution ont concentré les feux de la rampe sur la seule thèse du titre de

l'ouvrage. Or, non seulement cette thèse est loin d'être la seule contenue dans le texte mais plus encore elle n'est peut-être pas la plus importante. Si le titre accrocheur a eu pour conséquence d'occulter ces autres thèses, il convient de les mettre en relief en alternant argumentations et contre-argumentations.

PREMIÈRE THÈSE:
La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre

Dès la sortie du livre, un premier malentendu a surgi car beaucoup de critiques ont escamoté le mot « d'abord » alors que Lacoste avait bien précisé que la géographie ne servait pas qu'à cela ! Il démontre qu'il existe plusieurs géographies dont les buts poursuivis diffèrent : la géographie des professeurs, la géographie des officiers, la géographie des états-majors des grands appareils publics, la géographie des stratégies d'entreprises privées, la géographie-technocratie des aménagistes mais aussi et surtout la géographie-spectacle des mass-media. Il existe des « guerres géographiques » faussement appelées écologiques, nous dit Lacoste, celles consistant à modifier l'espace et/ou la situation spatiale où vivent des milliers ou des millions d'hommes et de femmes. N'est-il pas symptomatique de relever que, dans les États totalitaires de tous poils, les cartes topographiques et les plans détaillés des villes ne sont disponibles que pour les officiers de la police et de l'armée ? Selon ses détracteurs les plus virulents, Lacoste a voulu démontrer que la géographie est au service de l'armée, du gouvernement, des banquiers, des multinationales et des monopoles. Ce que Lacoste a écrit est d'une nature peut-être un peu moins manichéenne. Dans ses recherches sur le terrain, nous dit-il, le géographe doit expliquer aux gens ce qu'il fait exactement. Il faut que les gens sachent le pourquoi des recherches dont ils sont l'objet sinon le géographe se fait agent de renseignements.

La recherche appliquée, à base de méthodes quantitatives nouvelles, est la possibilité pour le géographe de se sentir utile à quelque chose. Mais voilà ! Les bureaux d'étude, les grandes firmes, les organismes internationaux qui embauchent les géographes sous contrats demeurent les propriétaires des résultats de la recherche ainsi commanditée. Aussi, selon Lacoste, ce phénomène nouveau prolétarise les géographes pour des recherches parcellaires confisquées par le Pouvoir, en ce sens que le chercheur ne sait pas quelle utilisation sera faite de son travail. Le géographe devient alors un salarié qui perd tout droit sur les fruits de son travail dès lors qu'il a été payé. Bref, il est victime de *prolétarisation*. Il n'est plus un intellectuel indépendant mais un technicien scientifique, un employé sous contrat tandis que les étudiants-assistants embauchés par lui sont placés en situation de véritables rapports d'exploitation.

Cette partie de la thèse de Lacoste mérite d'être décodée si on la transpose dans l'espace. En effet, elle décrit une situation spécifique à la France. Or, en Amérique du Nord, cette situation est loin de prévaloir et de faire l'unanimité. On sait parfaitement que les contrats de recherche sont très prisés par beaucoup de professeurs qui y voient le moyen de bâtir leur réputation. On sait parfaitement que les autorités administratives universitaires considèrent, selon une vision économiciste, que plus un professeur obtient de grosses subventions, plus il est bon chercheur. De leur côté, les étudiants apprécient les professeurs qui décrochent des contrats car ceux-ci leur fournissent des emplois très recherchés d'assistants. Le professeur qui se consacre à la recherche non subventionnée sera donc considéré par les uns et les autres comme quantité négligeable !

DEUXIÈME THÈSE :
La géographie marxiste n'existe pas et reste à faire

Voilà l'une des autres thèses importantes du livre de Lacoste, occultées au profit de la première. L'analyse marxiste, fondamentalement de type historique, néglige presque totalement la répartition dans l'espace des phénomènes qu'elle appréhende théoriquement. En d'autres mots, pour Lacoste, il existe une véritable myopie, une cécité des militants « engagés » à l'égard de l'aspect géographique des problèmes politiques. Il relève même un silence, un « blanc » dans l'œuvre de Marx à l'égard des problèmes spatiaux et cela surtout à partir du premier tome du *Capital*. En effet, le raisonnement marxien s'effectue essentiellement par référence au temps et donc à l'histoire et non par référence à l'espace et donc à la géographie. L'économie politique marxiste n'a fait que reprendre les schémas a-spatiaux du *Capital* quitte, tout récemment, à se précipiter sur les métaphores spatiales les plus glissantes comme « centre » et « périphérie ». Il y a là une critique cinglante de Lacoste vis-à-vis des thèses para-marxistes non orthodoxes de Samir Amin et Gunder Frank. Ces allégories spatiales, indique Lacoste, ne sont pas sans danger car elles risquent de favoriser le dérapage du raisonnement. Les géographes doivent donc faire la critique de ces paraboles d'envergure planétaire et montrer que, pour avoir une représentation du monde plus efficace, il faut tenir compte des différents niveaux d'analyse et, à chacun d'eux, de la complexité des intersections entre de multiples ensembles spatiaux. La géographie, signale-t-il, est d'ailleurs le secteur disciplinaire des sciences sociales où l'analyse marxiste a le plus de mal à se développer quand elle ne dérape pas carrément dans le paradigme centre-périphérie.

Plekhanov, Rosa Luxemburg et Gramsci sont les seuls théoriciens marxistes à faire référence à une problématique spatiale. Pour les marxistes, répète Lacoste, l'essentiel de l'argumentation politique se définit par rapport au temps alors que l'espace est pourtant un terrain d'affrontement de forces sociales. Et Lacoste ajoute que, s'il y a des marxistes parmi les géographes, il n'existe pas encore véritablement une géographie marxiste.

Cette thèse soutenue par Lacoste n'est que partiellement recevable. Là encore, elle réfère surtout au contexte français. Il ne prouve pas qu'il n'existe pas de géographie marxiste dans les autres pays du monde libre tandis qu'il fait silence sur la géographie marxiste *établie*, c'est-à-dire celle existant dans les 17 États officiellement communistes observables à la surface du globe. En ce qui concerne la corporation des géographes français, un constat curieux pour l'observateur extérieur doit être souligné. Ce constat relève d'ailleurs d'une certaine sociologie des comportements : *on peut être politiquement à gauche mais académiquement réactionnaire !* Pendant longtemps, les géographes marxistes français furent heureux d'adopter le possibilisme vidalien car il correspondait admirablement avec la philosophie volontariste du marxisme officiel. Ce type d'approche offrait une extraordinaire sécurité intellectuelle car il permettait d'être à la fois orthodoxe vis-à-vis du Parti Communiste et orthodoxe vis-à-vis de l'establishment géographique. Ainsi une formidable confusion intellectuelle avait envahi la géographie française en permettant à ceux qui étaient fondamentalement conservateurs de passer pour des progressistes. Pour être plus clair, précisons donc que ce sont les leaders communistes de la géographie française qui furent, au premier chef, responsables du retard pris par l'école française vis-à-vis d'autres écoles nationales plus avancées (notamment l'école anglo-saxonne) justement à cause de cette attitude. Le mérite de Lacoste et de la revue *Hérodote* est d'avoir dénoncé cette imposture académique, tout en créant une tribune officielle pour une véritable géographie radicale et contestataire, voire marxiste.

Ajoutons que beaucoup de géographes marxistes en France se sont cantonnés dans la géographie physique. Par ailleurs, la géographie quantitativiste d'inspiration anglo-saxonne a enlevé aux géographes marxistes, selon Lacoste, le sentiment sécurisant d'être les seuls à pouvoir invoquer le rôle des facteurs économiques et socio-politiques dans l'analyse spatiale. La question est donc de savoir si, dans les sciences sociales et plus particulièrement en géographie, pratique politique et problématique scientifique sont étroitement liées. Souvent aussi, le discours spatial des géographes marxistes a dévié ou a été éludé par un discours relevant beaucoup plus de l'histoire ou de l'économie politique. Et Lacoste d'ajouter que l'analyse marxiste des phénomènes urbains ne peut tenir lieu à elle seule de géographie marxiste complète !

TROISIÈME THÈSE :
La géographie manque d'épistémologie et a été réduite voire asservie par les historiens

« La géographie, on n'en a rien à foutre ! » proclament maintenant les lycéens français. En effet, le discours pédagogique de cette discipline au niveau de l'enseignement secondaire est bonasse et embêtant. Lié au catalogue-inventaire et au plan à tiroirs, il apparaît dépassé par le discours beaucoup plus attractif de la géographie-spectacle des mass-media. Pour Lacoste, la fonction idéologique essentielle du discours géographique est de *masquer* l'utilité de l'analyse spatiale pour l'organisation de l'État et la pratique du pouvoir. Le tour de force a été de faire passer un savoir stratégique et politique pour un discours pédagogique ou scientifique parfaitement inoffensif. Ces subterfuges font ainsi considérer la géographie scolaire comme « bébête » et inutile.

Cette occultation de la géographie en tant que savoir stratégique et militaire ne date que de la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire de la période vidalienne. Elle est en très grande partie le fait de l'historien Lucien Febvre qui, se posant en arbitre dans la polémique entre Vidal et Durkheim, statue en faveur de la géographie à condition qu'elle devienne une discipline « modeste ». En la cantonnant dans ce rôle, il donne les coudées franches à l'histoire et à l'École des Annales. En d'autres mots, toute préoccupation politique en géographie porte atteinte au monopole de l'histoire.

Cette absence de débats et de questionnements de fond dans la discipline a eu pour conséquence d'y évacuer toute préoccupation épistémologique. Jusqu'à une époque extrêmement récente, on peut même parler d'une *carence épistémologique* notoire dans la géographie française. On refuse toute réflexion théorique. On préfère le concret, le terre à terre, le grand livre ouvert de la nature. La géographie n'est pas polémique. Elle ne critique pas ses sources. En clair, elle n'est pas, comme l'histoire, la trame de la polémique politique. Les théories des géographes ne sont pas l'objet d'une vigilance constante et d'un débat permanent. De ce fait, l'argumentation géographique apparaît comme neutre d'où, pour Lacoste, le discours dépolitisé qu'on lui reproche aujourd'hui.

Sa seule fonction un tant soit peu politique et qui existe dans tous les pays du monde, c'est de servir de rouage de transmission à l'idéologie nationale et patriotique. L'image magique de la Patrie se trouve reproduite dans les manuels de géographie au primaire et au secondaire où l'on retrouve une schématisation de caractères symboliques et certaines incantations patriotiques, à connotation parfois chauvine. Dans les

États ex-coloniaux, l'enseignement de la géographie est incontestablement lié à l'illustration et à l'édification du sentiment national.

La troisième thèse de Lacoste, explicitée dans les lignes précédentes, a été critiquée par Claval et Obadia. D'une part, Claval n'a pas manqué de relever la contradiction entre l'importance politique de la géographie et l'inconscience avec laquelle les géographes ont accepté de leurrer élèves, étudiants et grand public, en se mystifiant eux-mêmes sur la valeur de leur discipline. D'autre part, Obadia a relevé, chez Lacoste, le contraste entre la surestimation de la validité opératoire de la géographie, assimilée à un *savoir stratégique* et la sous-estimation de l'intelligence de ses utilisateurs militaires, ignorant apparemment l'emploi tactique de la carte sur le terrain.

QUATRIÈME THÈSE :
La géographie vidalienne a biaisé la spatialité différentielle

Longtemps dominée par la démarche vidalienne privilégiant la *synthèse régionale* comme clef de voûte de l'analyse spatiale, les géographes français ont été amenés, consciemment ou inconsciemment, à occulter le concept pourtant central de *spatialité différentielle*. Malgré son énoncé quelque peu savant, cette notion repose sur le simple principe suivant : « Chaque type de phénomène possède son échelle spatiale propre. On ne peut faire coïncider les aires d'extension de tous les phénomènes ». En donnant priorité à l'éclairage « régional », les géographes français ont foncé tête baissée dans un piège : l'escamotage du problème capital des échelles, c'est-à-dire de la différenciation des niveaux d'analyse. Observées d'un sommet environnant ou survolées en avion à 10 000 mètres d'altitude, une plaine, une ville n'ont plus du tout la même allure. Autrement dit, de soutenir Lacoste, l'opération intellectuelle qu'est le changement d'échelle transforme de façon radicale la problématique que l'on peut établir sur tel ou tel espace. D'où des discours différents qui ne se renvoient pas les uns aux autres tout en semblant s'exclure sur bien des points. Toute observation, tout raisonnement à propos d'un espace dépendent de la taille de cet espace et des critères retenus pour cette taille. En se bloquant sur un seul niveau d'analyse, on occulte et on filtre les informations.

À bien des égards, cette quatrième thèse formulée dans le « petit livre orange » en constitue la clef de voûte, le message le plus captivant et le plus prometteur tout en montrant la voie pour une géographie moins biaisée. D'où la cinquième thèse...

CINQUIÈME THÈSE :
La région est un concept-obstacle et un concept-subterfuge

Le prestige et le talent de Vidal de la Blache ainsi que l'influence de son ouvrage le plus fameux *Tableau géographique de la France* (1903) ont placé la monographie régionale au sommet de la hiérarchie des œuvres de la géographie universitaire. De ce fait, l'investigation géographique a été enfermée dans le corset d'un seul espace de prédilection : la région. On sait le succès considérable qu'a eu, dans le monde entier, la monographie régionale où les régions sont constatées comme une évidence mais ne sont pas démontrées. De cette façon, on admet sans discussion une seule façon de découper l'espace. C'est ainsi que la région vidalienne est devenue un subterfuge et un obstacle. *Subterfuge* dans la mesure où elle masque efficacement d'autres

dimensions de l'espace et où elle détourne l'attention du chercheur. *Obstacle* dans la mesure où elle empêche carrément la prise en considération d'autres représentations spatiales.

Comme la thèse précédente, cette mise en garde constitue la meilleure thérapeutique pour tous les géographes consciencieux.

Les leçons pratiques de l'ouvrage

L'une des grandes qualités du livre orange est de faire preuve de déontologie. En effet, Lacoste a eu le courage de réviser dans la seconde édition de 1982 certaines de ses positions de 1976. Cela est d'ailleurs l'objet de sa postface. En gros, il propose trois thèmes de conclusion.

1) Lacoste fait découvrir un Vidal de la Blache méconnu. Non pas le Vidal du *Tableau géographique de la France*, modèle monographiste stéréotypé par ses héritiers mais l'auteur de la *France de l'Est*, dernier ouvrage écrit par Vidal en 1917, un an avant sa mort. En d'autres mots, Lacoste nous fait découvrir non le Vidal évacuant le politique de la géographie mais le Vidal incluant les problèmes géopolitiques. L'establishment de la corporation s'est empressé d'oublier sa *France de l'Est* pour ne retenir que son *Tableau* ! Or, dans le dernier ouvrage écrit de son vivant, Vidal de la Blache élargit le champ de la *géographicité* en procédant à un raisonnement politique, à une démonstration géopolitique : l'Alsace-Lorraine, annexée par le IIe Reich en 1871, doit être rattachée à la France, malgré le principe des nationalités cher au président américain Wilson. Vidal démontre en effet que les Alsaciens, malgré leur communauté de langue avec l'Allemagne, se sentent français depuis la Révolution qui les a soudés à la République.

2) Pour le bénéfice de tous les géographes contemporains, Lacoste exorcise le mot *géopolitique* qui est encore, pour beaucoup, un épouvantail terrifiant, un véritable spectre évoquant les entreprises hitlériennes. Il fait donc sortir ce mot de son enfer scientifique et politique. Ainsi, l'exclusion *du* politique n'est heureusement plus la condition majeure pour que la géographie soit reconnue en tant que science.

3) La campagne menée par Lacoste, à la fois dans ce livre et dans la revue *Hérodote*, a eu pour effet de réhabiliter l'œuvre d'Élisée Reclus (1830–1905) occultée au profit de la mouvance vidalienne. On sait que Reclus fut un socialiste libertaire et le principal théoricien français de l'anarchisme. Selon Lacoste, Reclus est le seul géographe français à avoir inclus dans son discours et dans ses analyses les dimensions du politique. Quel est ce message reclusien ? Il est nécessaire pour le peuple d'apprendre à *savoir penser l'espace* de façon à pouvoir mieux s'y organiser et de façon à être prêt à y combattre. Savoir penser l'espace signifie vaincre la myopie spatiale, savoir surmonter le comportement collectif de somnambules guidés par les panonceaux de tous les réseaux codifiés et de tous les signes contrôlés. Autrement dit, les masses doivent suivre l'exemple de Reclus et se servir de la géographie comme d'un outil à retourner contre les appareils d'État, les oppresseurs et les classes dirigeantes.

Épilogue

Trois idées finales doivent être dégagées à propos de *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre.*

La première idée est que Lacoste invite les géographes français à sortir de l'impasse dans laquelle leur corporation s'est fourrée. En effet, ces derniers, sous prétexte de scientificité, ont consenti à une réduction considérable de la raison d'être et du rôle social de la géographie. Dans une grande mesure, il s'agit donc de renouer avec l'œuvre d'Élisée Reclus.

La seconde idée est que Lacoste nuance, dans la version 1982, sa thèse en 1976 voulant que la géographie serve d'abord à faire la guerre. Claval apporte un éclairage intéressant à ce sujet : pourquoi payer des géographes s'ils ne proposent que des connaissances faciles à acquérir par la pratique ? Croit-on pouvoir réellement mystifier les foules s'il en est ainsi ? Et si le savoir géographique est si indispensable, pourquoi tolérerait-on une recherche et un enseignement de la géographie aussi inefficaces ? Et Claval renvoie indirectement à l'argument de Franklin à propos de l'électricité. L'écart entre les exigences de notre époque et l'apport de la géographie est assez simple : en matière de connaissances nouvelles, les hommes d'état libéraux acceptent volontiers l'inefficacité apparente de leurs politiques dans la mesure où la recherche pure leur confère du prestige et dans la mesure où elle peut déboucher un jour sur des applications importantes. Il serait sans doute nécessaire, pour les géographes, de sortir d'une certaine vision manichéenne où la géographie sert de terrain d'affrontement entre les bons et les méchants, les héros et les vilains...

La troisième idée finale est une sorte de *précaution de lecture*. Nous avons souligné que le texte de Lacoste s'appliquait à la géographie française. Aussi le lecteur non français doit-il impérativement et nécessairement procéder à une sorte de *transcodage mental* chaque fois qu'il aborde ce livre. En effet, chaque école nationale de géographie n'a pas les mêmes problèmes que ceux de la géographie française comme discipline universitaire et comme corporation enseignante. Et cela est particulièrement vrai au Québec et en Amérique du Nord. Conséquemment, les idées de Lacoste ne peuvent être automatiquement transposées partout.

BIBLIOGRAPHIE

BATAILLON, Claude (1979) Guide vert de la géographie établie en France. *Hérodote*, nº 16 : 97-112.

BROC, Numa (1976) Hérodote à la sauce tartare. *Annales de Géographie*, 85(470) : 503-506.

CLAVAL, Paul (1975) Contemporary Human Geography in France. *Progress in Geography*, vol. 7, pp. 253-292.

CLAVAL, Paul (1982) Les grandes coupures de l'histoire de la géographie. *Hérodote*, nº 25 : 129-151.

FEBVRE, Lucien (1970) *La terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*. Paris, Albin Michel (réédition de la première édition : Paris, La Renaissance du Livre, 1922).

GIBLIN, Béatrice (1976) Élisée Reclus : géographie, anarchisme. *Hérodote*, nº 2 : 30-49.

LACOSTE, Yves (1982) *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, Éditions Maspero, nouvelle édition revue et augmentée, postface 1982, Petite Collection Maspero nº 165.

MIKESELL, Marvin M. (1959) Observations on the Writings of Élisée Reclus. *Geography*, vol. 44 : 221-226.

OBADIA, Georges N. (1977) Du mythe en géographie. *L'Espace Géographique*, 6(1) : 24 et 40.

RECLUS, Élisée (1982) *L'Homme et la Terre*. Paris, Maspero, collection La Découverte, morceaux choisis présentés par Béatrice Giblin.

SANGUIN, André-Louis (1982) La geografia francese contemporanea vista dall' esterno. *Rivista geografica italiana*, 89(1) : 102-117.

STODDARD, D.R. (1981) Humane Geographer : The Enigma of Élisée Reclus. *Progress in Human Geography*, 5(1) : 119-123.

VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1979) *Tableau de la géographie de la France*. Paris, Tallandier, préface de Paul Claval (réédition du Tableau géographique de la France, Paris, Hachette, 1903).

VIDAL DE LA BLACHE, Paul (1917) *La France de l'Est (Lorraine, Alsace)*. Paris, Colin.